

Le Temps

27.05.2013

Déjeuner avec Denis Müller

Apôtre de la divine surprise

Le théologien va donner sa leçon d'adieu. Toute sa vie, il a conjugué l'éthique et le religieux. Animal social, le Neuchâtelois revendique des origines plurielles.

Marco Danesi

Denis Müller quitte l'université. Le théologien, pape de l'éthique, donnera sa leçon d'adieu le 6 juin à Genève (18h30, Uni-Bastions). Tout un colloque de deux jours lui sera d'ailleurs consacré. Puis, le 20 juin, le film *Hunger*, inspiré des grèves de la faim des militants et martyrs de l'Armée républicaine irlandaise, fournira matière à réflexion pour un débat contradictoire à la Cinémathèque de Lausanne.

Le professeur débite programme et générique des festivités à une rapidité folle. «Je parle vite, quatre fois plus qu'un Vaudois. Je vais droit au but. C'est parce que je suis Neuchâtelois, d'origine alémanique et tessinoise. Pluriel, donc.»

Attablé au Dorian, brasserie «bien fréquentée» adossée au parc des Bastions, Denis Müller avoue un régime. Il surveille les calories. Pas de vin, pas de viande. Il s'offre des asperges et de l'eau gazeuse. Une provocation quand on voit défiler des plats en sauce, des rôtis fumants et des millésimes fleuris. Quand on sait que l'homme aime la bonne chère et les foisonnements de la pensée, davantage que la maigreur ascétique du corps et de l'esprit.

«Je suis provocateur. On me prête une réputation sulfureuse. J'ai la langue bien pendue et je défends des positions vives». L'homme a pris parti pour le partenariat homosexuel, mais critiqué le mariage gay. Il a dénoncé l'imposture d'Exit, mais accepte l'assistance au suicide.

Denis Müller revendique sa liberté hyperactive, prête à conjuguer l'impensable et l'improbable jusqu'à la divine surprise; cette idée, ce geste qui surgit inattendu et vous décontenance, vous étourdit d'admiration. Il préfère souligner la «gratuité plutôt que la providence», ou le destin qui emprisonne. «Dieu aime dans la liberté.» Il livre ces mots comme un mystère à méditer, sérieux et malicieux.

Sa leçon d'adieu s'intitule logiquement: «Le courage d'exister et la grâce de vivre». Toute sa carrière tient dans ce lien, dans ce dialogue obstiné qu'il a voulu, nourri, mis en scène entre l'éthique et le religieux, confesse-t-il en négligeant la mayonnaise qui accompagne les asperges.

La leçon inaugurale de 1988 à l'Université de Lausanne rapprochait également des termes, des univers, des horizons a priori imperméables, éloignés, opposés. Il s'en souvient: «L'accueil de l'autre et le souci de soi». Le jeune professeur y convoquait les travaux des philosophes Paul Ricœur et Michel Foucault. La dissertation affrontait le scandale du sida. Denis Müller voulait démontrer que la théologie chrétienne peut s'aventurer sur des terres étrangères, inconnues, hostiles.

A partir de là, la curiosité polymorphe du professeur s'est méfiée des ghettos. L'académicien a franchi les frontières de l'alma mater. Au fond, l'éthique est partout. La science de la morale peut s'exercer au-delà de son enceinte traditionnelle. L'expert cohabite avec le généraliste. «Je suis un touche-à-tout». L'astrologie y passe, comme la politique. L'universitaire, c'est le corollaire, s'exprime alors sur tous les supports: revues scientifiques et journaux, Le Temps et Le Matin, livres et blogs, voire Facebook, où il compte «4000 amis». Bref, le «et» l'emporte sur le «ou», la combinaison sur l'exclusion.

La passion pour le football en dit long sur cette âme encyclopédique. Le savant attaque en centre-avant les exploits et les misères du ballon rond. Denis Müller en tirera un ouvrage consacré à «ses dieux et ses démons». Au bout de l'assiette, il évoque Cantonal, une autre équipe de Neuchâtel, rivale de Xamax avant leur fusion. Le théologien-supporter publiera des chroniques cinglantes sur la saga de Bulat Chagaev, magnat tchéchène, fossoyeur de la société en quelques mois à peine. Et puis, il y a Manchester United. La catastrophe aérienne qui décime les joueurs anglais en 1958 lui révèle l'équipe britannique. Il s'y attache. Il rêve aujourd'hui encore d'assister à un match dans le stade d'Old Trafford.

Denis Müller s'explique cette veine «populaire» par son père. Celui-ci travaille aux rotatives de la Feuille d'avis de Neuchâtel. L'éditeur l'exploite. C'est là que s'enracine la vocation politique de gauche du théologien. Et c'est sur ce terreau qu'éclôt également le penchant irrésistible pour la presse. Il la dévore sur papier et, de plus en plus, sur Internet.

Le culte voué aux éditeurs, à ce métier qui «demande du courage», baigne à son tour dans l'odeur enfantine du plomb et des encres. Adulte, il dirige comme une évidence la collection Le Champ éthique chez Labor et Fides, à Genève.

Arrivé au marc de café, Denis Müller revient sur la géographie de son existence. L'Allemagne constitue le socle de connaissances, savoirs, méthodes, objets de réflexion. Le foot et une tante aimée le lient à l'Angleterre. Au fil du temps, il traverse l'Atlantique. Il découvre le Canada, les Etats-Unis, dont il avait à tort snobé la verve théologique. Il finit par apprécier à la fois la solidité allemande et la créativité du Nouveau Monde. Il s'attarde aussi au Mexique. Dernièrement, il a dérivé vers l'Asie. La Chine s'est imposée, immense et labyrinthique.

Il reste la France. L'ambivalence règne. «Rien de plus normal pour un Romand. Nous souffrons d'un complexe d'infériorité, de minorité. Nous avons besoin de la France, de Paris. Nous sommes tout le temps fourrés dans la capitale.»

Le Dorian se vide. La pause de midi s'achève. Denis Müller a parlé, insatiable. «Je suis bavard et un animal social.» Pris dans le courant, on en a oublié sa retraite. Il énumère, avant les adieux. Ce sera une série de cours à Montpellier, des conférences et une soutenance de thèse à Paris, peut-être une mission en Birmanie; la révision de la traduction française de L'Éthique de Bonhoeffer, théologien allemand mort dans un camp nazi. Enfin, du temps pour sa famille et ses amis, pour l'écriture, les voyages...